

LUCIEN FEBVRE

1878-1956

Brusquement, d'un seul coup, comme il l'avait toujours désiré. Lucien Febvre nous a quittés dans la nuit du 25 au 26 septembre. Son cœur aura résisté moins d'un quart d'heure, juste le temps de souffrir cruellement, mais aussi d'accueillir la mort, consciemment. La veille, à son habitude, il avait lu, compulsé ses notes, écrit quelques lettres, arpenté, de son pas vif, les allées et chemins de sa petite et exquise propriété du Souget. La mort l'a ainsi surpris dans la plénitude de ses moyens physiques et intellectuels. Il lui a fait très beau visage.

Depuis février dernier, il était prévenu. Une première attaque l'avait immobilisé un mois durant, mais sa robuste santé avait vite surmonté l'épreuve et les médecins s'étonnaient de ne pouvoir déceler, sur son cœur, la moindre trace de blessure. Nous désirions le croire indemne. Chacun, trop vite, se rassura ; lui aussi, sans doute. La pénitence de repos accomplie, il reprit possession, avec une joie non dissimulée, de ses forces, puis de ses tâches, de toutes ses tâches : ses présidences, ses directions, les *Annales* enfin, son bien le plus personnel. Les médecins lui conseillèrent de restreindre son travail. Aussi bien, le jour, sous l'œil attentif des siens, était-il sage, vraiment très sage. Mais la nuit, quand le sommeil le fuyait, comme si souvent depuis dix ans, qui l'eût empêché de reprendre ses dossiers et ses lectures, ou d'écrire une lettre en retard, ou de « descendre » un article, d'un seul jet, sans rature, de son écriture rapide et lumineuse ? Un matin, de très bonne heure, au Souget, un témoin, étonné et amusé, le voyait abattre un arbre à grands coups de hache — un de ces arbres qui, sans doute, gênaient la pousse de quelques autres, récemment plantés. Car il fut, jusqu'à son dernier jour, un planteur d'arbres.

Pour lui, pour lui seul, réjouissons-nous que le départ ait été si inattendu, si rapide et qu'il se soit situé en ce coin extrême de Franche-Comté, sur cette terre qu'il aimait comme une personne vivante. Il est très bien qu'il repose, loin de Paris, dans ce cimetière simple et beau de Saint-Amour, auprès d'une lointaine aïeule. Il est bien aussi qu'il y soit venu, sans aucune pompe officielle, par un matin de grand soleil.

* * *

Trente, quarante années durant, dès avant la création des *Annales*, en 1929, il aura réussi ce tour de force, renouvelé comme à plaisir, d'alerter sans fin le monde trop paisible des historiens, d'en ouvrir les portes lourdement barricadées. Plus ardemment encore que quelques autres, il s'est porté au centre, au vif de cette vaste et très diverse révolution des sciences sociales, de ce combat toujours en cours, dont l'enjeu reste la connaissance nouvelle de l'homme.... L'exceptionnel, c'est qu'il ait su allier cet esprit révolutionnaire et presque romantique à un humanisme traditionnel, à une sagesse issue du fonds spirituel de notre monde occidental. C'était chez lui un art de penser et de vivre, qu'entretenait un colloque, assidûment poursuivi, avec les plus grands esprits. Il a vécu une partie de sa vie avec eux, dans leur intimité spirituelle, et, j'ose le dire, d'égal à égal. En même temps, chaque nouveauté de notre vieux métier et des métiers voisins l'attirait, le passionnait, le prenait tout entier. Il a ainsi vécu avec délices, dans ce printemps sans cesse renouvelé de la recherche.

Pour lui, comme il l'a écrit tant de fois, « l'histoire, c'est l'homme ». Et alors, tout est histoire, chaque personnage amoureux, reconnu, retrouvé, — Luther, Marguerite de Navarre, Rabelais — mais aussi l'homme anonyme aux prises avec toutes les forces qui l'entourent, nature, société, outillage mental, religions, superstitions, culture.... L'homme à ses yeux ne pouvait être saisi hors de ses réalités temporelles, de ses durées diverses, de ses musiques diverses. Il l'aura toujours dit avec passion et bonne humeur, bousculant les idées adverses, sans trop regarder si, au passage, il ne bousculait pas, en même temps, leurs auteurs susceptibles.

Ces combats trop vifs ne lui seront pas pardonnés de si tôt.

Mais qu'il ait été, depuis Michelet, le seul très grand historien français, chacun l'aura su de son vivant même, sinon reconnu. L'hommage que vient de lui rendre le monde entier signale l'immense place qu'il a occupée et qu'il occupera longtemps encore, tant il reste vivant par les prestiges de son intelligence, la sagesse évidente de sa pensée, la chaleur poétique de son écriture, et non moins par les multiples amis, disciples et élèves qu'il laisse derrière lui. Certains ne l'ont jamais vu, jamais entendu : cependant ils écrivent, ils m'écrivent qu'il les a marqués pour toujours du sceau de l'histoire vivante.

Il a marqué, disons-le sans hésiter, tous les jeunes historiens de chez nous et de tous les pays où rayonne la pensée française. Il a été pour eux, contre la scolaire et morne histoire des bien pensants, un maître de la révolte et de l'espérance, du travail allègre. Tous les historiens savent qu'il a donné un lustre inouï à notre métier fragile et difficile. De ce lustre, nous tirons satisfaction et orgueil.

* * *

Je le dis vite, mais à voix très haute, pour ceux qui ne l'ont pas connu, comme moi, à longueur de vie : il était le plus doux, le plus tendre, le plus généreux des hommes. Sa jeunesse était celle de l'esprit, plus encore celle du cœur. Si sa force était adresse intelligente, acharnement au travail, elle était plus encore courage, l'un des plus beaux courages qui soient, silencieux, efficace. Personne n'a jamais construit gratuitement, et il a beaucoup construit ; les *Annales*, trente ans de labeur quotidien ; l'*Encyclopédie française*, vingt ans de tourments, de démarches ; la VI^e Section de l'École des Hautes Études, dix ans de fatigues multiples ; sans compter ses voyages à travers le monde entier, sans compter son œuvre essentielle, son œuvre d'historien.

Mais c'est à l'homme — qui n'est qu'à nous seuls ses amis, jeunes et moins jeunes — que notre pensée se reporte de préférence. L'historien appartient à tous, et c'est justice. L'homme aimable, souriant, grand seigneur, le bon compagnon, c'est en notre seul cœur fidèle qu'il vivra, tant qu'il nous sera donné de penser, d'écrire et d'aimer.

FERNAND BRAUDEL